

Séance du 24 octobre 2016

Discours de réception de Jean-François LAVIGNE

Eloge de Roger BECRIAUX

Ce n'est pas sans émotion que, au moment de me présenter devant votre illustre et savante Compagnie, qui doit son origine à la volonté du roi Louis XIV, et son rayonnement actuel à l'énergie persévérante déployée par ses membres tout au long du siècle dernier, je m'adresse à vous. Pour vous remercier, d'abord, de l'honneur insigne et de la confiance que vous avez voulu me faire, en m'élisant comme l'un des vôtres. Votre choix, en effet, – à un moment où mes fonctions me tenaient depuis plusieurs années loin de Montpellier – a sonné pour moi comme la reconnaissance officielle, et le renforcement d'un attachement personnel qui m'a lié, dès le début de ma carrière, à l'Université de Montpellier, et au développement de son activité de recherche. Ce choix m'a causé une joie d'autant plus vive que je devais cette distinction à Madame Huguette Courtès, Professeur de philosophie à l'Université Paul Valéry, qui fut votre Présidente, et qui m'avait accueilli, jeune maître de conférences fraîchement nommé, dans le département de philosophie de notre université, en 1989. Sa santé, hélas, ne lui permet pas d'être ce soir parmi nous. Je tiens d'autant plus à lui exprimer ma profonde et très amicale gratitude et à rendre publiquement hommage à sa générosité, affable et toujours délicate, comme à la sûreté de jugement et de promptitude d'esprit qui l'ont toujours distinguée.

L'émotion toutefois est tempérée par la gravité : car entrer dans votre société, c'est d'abord accepter de *servir*, et c'est endosser l'une des plus hautes et des plus lourdes responsabilités qui soient : celle de la recherche et de la divulgation de la *vérité* – qu'elle soit scientifique, historique, philosophique ou esthétique. Les hommes ne vivent pas que de pain ; et la dispensation, à tous, de la connaissance, c'est-à-dire des lumières du savoir et des valeurs nobles de la haute culture, est une nécessité vitale, en particulier pour le temps présent, menacé plus que jamais par la barbarie, l'ignorance et la bêtise. Plus que d'autres peut-être, le philosophe, assurément, est appelé à mesurer l'importance de cet enjeu – et le poids de responsabilité qu'il implique.

Mais cette haute mission, qui fait de votre Académie – conformément au vouloir du roi – un reflet amical de l'Académie Française, et de ses sœurs de l'Institut de France, vous l'accomplissez d'une manière toute platonicienne – prolongeant ainsi la belle tradition de l'Académie florentine : à savoir, par le *dialogue*. Celles de vos séances auxquelles j'ai pu déjà assister m'ont permis d'apprécier la liberté, la simplicité et la franchise avec laquelle dialoguent, discutent et argumentent, dans votre assemblée, de fortes individualités, appuyées sur une solide compétence. Mais c'est surtout le dialogue des disciplines, aux méthodes et aux objets si différents, des mathématiques à la poésie et à la peinture, des sciences de la matière à l'histoire des civilisations, qui fait la richesse et la fécondité du travail de réflexion qui s'y accomplit. Chaque représentant d'un secteur du savoir apprend ainsi, dans un esprit d'ouverture et de curiosité, à dépasser les limites qu'impose

nécessairement à l'esprit l'habitude d'une méthode spécialisée, et de problématiques familières. C'est cette pratique désintéressée du dialogue transdisciplinaire qui réalise, concrètement et naturellement, l'idéal culturel de l'humanisme classique, qui est aussi un idéal moral : sortir de soi-même, pour se mettre à l'écoute de préoccupations et d'une logique différentes, afin de s'enrichir de la pensée de l'autre, et échapper ainsi à l'étroitesse de tous les dogmatismes.

Pour premier exercice de ce dépaysement intellectuel bienveillant, la sage tradition de nos académies impose au nouveau venu un devoir magnifique : prononcer l'éloge de son prédécesseur. Aussi est-ce avec joie – quoique non sans quelque perplexité – que je voudrais maintenant rendre hommage à votre confrère et ami, Roger Bécriaux, qui fut élu au XXIX^e fauteuil de l'Académie en 1980, devint Président en 2001, puis demeura membre actif jusqu'à son admission à l'honorariat en 2010, et qui nous a quittés récemment, le 9 décembre dernier. Non sans perplexité, car tout semble opposer l'homme et le journaliste qu'était Roger Bécriaux, né provençal, viscéralement attaché au paysage naturel et humain du sud de la France, et en particulier du Languedoc-Roussillon, au profil de celui que vous avez choisi pour lui succéder : un philosophe, originaire du Nord de la France, et formé dans les universités parisiennes. Toutefois, la philosophie justement nous apprend que les opposés parfois se touchent, et que les plus vifs contrastes recèlent des paradoxes dialectiques qui révèlent au contraire, si l'on y réfléchit attentivement, de très profondes proximités.

Mais avant de mettre en évidence cette convergence secrète, livrons-nous d'abord au plaisir d'évoquer l'esprit fin, cultivé et actif, et la personnalité attachante de Roger Bécriaux.

Il naquit à Avignon, le 15 janvier 1922, et, comme il le précise lui-même dans une note personnelle que m'a fort obligeamment communiquée notre secrétaire perpétuel – que je remercie tout spécialement pour son aide précieuse en cette occasion – “à l'ombre du palais des papes, au soleil couchant”. (Il conviendrait du reste – je le signale en passant – de faire rectifier la notice biographique de la Bibliothèque Nationale de France, qui fait naître notre confrère en 1926). Roger fait ses études secondaires en Avignon, au lycée Frédéric Mistral, où il obtient non seulement le prix de botanique, mais aussi le premier prix de philosophie ; ainsi qu'un prix spécial, le prix Henri FORGUE, du nom d'un ancien élève mort pour la France en 1916, dont le père avait souhaité perpétuer ainsi, auprès des nouvelles générations du lycée, la mémoire. Ce prix, à l'origine, offrait au lauréat le bonheur d'un voyage en Grèce. Roger Bécriaux note avec humour que “au fil des dévaluations successives, le voyage se fit livre !” Le prix récompensait “le meilleur élève en français pour l'ensemble de l'établissement”. Excellent élève, Roger Bécriaux démontrait donc très tôt son goût prononcé et son aptitude éminente pour les exercices littéraires, et l'écriture philosophique. Le livre que Roger reçut pour récompense, au titre de son premier prix de philosophie, était bien fait pour encourager l'attachement du jeune provençal aux richesses culturelles de sa région d'origine : publié tout récemment, en 1940, ce livre s'intitule *Avignon au double visage* ; il est l'œuvre de Fernand Benoît, historien et archéologue de la Provence, né à Avignon en septembre 1892, et décédé dans cette même ville, le 2 avril 1969. Fernand Benoît, originaire de Valliuguères dans le Gard, avait fait de brillantes études à Paris, au

collège Stanislas. Reçu major du concours de l'École des Chartes en 1914, ce n'est qu'en 1921, du fait de la mobilisation et de la guerre, qu'il obtint son diplôme d'archiviste-paléographe, pour devenir aussitôt membre de l'École française de Rome. Nommé conservateur de la bibliothèque et des musées d'Arles en 1925, il développera en Arles, comme Conservateur des musées, l'étude des antiquités romaines et paléochrétiennes. À travers ce livre, le jeune Bécriaux retrouvait donc, et s'appropriait davantage, un domaine d'investigations historiques et de culture esthétique qui passionnait déjà son père, Henri Bécriaux, dont l'activité littéraire, inaugurée au lendemain de la première guerre, se partageait entre le journalisme et l'histoire régionale.

On relève la mention de Henri Bécriaux, futur père de notre ami, dans l'Annuaire international des Lettres et des Arts de langue et de culture française, publié sous la direction de Jean Azaïs, à Carcassonne en 1921. On y précise que Henri Bécriaux, né à Paris, est domicilié 21 rue Barrallier à Avignon, et est l'auteur de deux articles littéraires, parus en 1919, intitulés respectivement "Par un soir de carnaval" et "A propos". Dans les années trente, Henri Bécriaux collabore, comme correspondant régional, à *L'intransigeant*. Il est l'auteur en particulier d'un reportage singulier, paru le 10 mai 1935, sur une récente découverte archéologique passablement énigmatique, dans la montagne du Vaucluse : l'article relate, sous le titre "En Vaucluse, un village millénaire abandonné", la découverte d'un village formé de cabanes de pierre, perdu dans une vallée abandonnée de la moyenne montagne, et dont l'ancienneté, malaisée à déterminer pour les techniques de datation des années trente, suscite les hypothèses les plus variées.

Henri Bécriaux a publié, après la Libération, plusieurs ouvrages sur l'histoire d'Avignon, dont en particulier, en 1945, *Une journée de Théodore Aubanel* ; plus tard, une présentation historique et architecturale d'Avignon, illustrée de photographies, voit le jour en 1969 aux éditions Aubanel. L'ouvrage connaîtra plusieurs éditions ; la quatrième, en 1978, est intégrée à la collection "Les guides du Sud" et s'intitule : *Avignon : son histoire, ses monuments*. Les archives de la Fédération Historique de Provence gardent aussi plusieurs témoignages de la participation d'Henri Bécriaux à ses Congrès, où il donna plusieurs conférences. C'est du reste à son père que Roger Bécriaux devra d'entrer à son tour dans la carrière du journalisme. Mais pour l'heure, nous sommes en 1942 et Roger, jeune bachelier, décide d'entreprendre des études de droit. Après deux années de licence, la réquisition pour le S. T. O. le contraint à les interrompre.

Après la Libération, il effectue son service militaire, et se trouve affecté d'une manière qui ne s'assortit pas trop mal à son goût pour la littérature : il est rattaché à une équipe de théâtre aux armées, créée à l'initiative du général de Lattre de Tassigny, où il fait la connaissance d'un jeune débutant prometteur, le futur mime Marceau. Cependant, ce n'est pas vers le théâtre que semble se diriger le jeune Roger, qui collabore, en 1953, à une revue de poésie et de littérature, publiée à Avignon, puis à Paris, sous forme bimestrielle, sous le titre singulier de "*Les hommes sans épaules*". Le titre est emprunté à un roman de Rosny aîné, dans lequel l'auteur désignait ainsi une race imaginaire d'hominidés singuliers, à la morphologie très particulière, mais doués de facultés intellectuelles hors du commun.

"Sans épaules" : voilà une qualification qui assurément ne sied guère à Roger Bécriaux, qui est aussi un sportif : il pratique l'athlétisme, et est trois fois sacré champion régional du 100 mètres ; il participe même, à ce titre, à une finale

nationale. Il est aussi engagé dans une équipe de basket, à Avignon, et son habileté lui vaut de faire partie de la Sélection régionale Provence-Côte d'Azur. Plus tard, bon nageur, il participe à une compétition de natation peu ordinaire : la traversée de la baie de Sète à la nage.

Le futur académicien n'est donc pas seulement un intellectuel, qui aurait mûri dans l'ombre silencieuse des bibliothèques ; mais un homme complet, que son amour de la culture et de l'histoire régionale porte à s'intéresser à la vie la plus actuelle de la Provence. Jacques Bellon, que Lucien Roubaud, président du Comité de libération de Montpellier, avait choisi pour diriger le journal *Midi-Libre* à sa création, nomme au début des années cinquante Roger Bécriaux, correspondant local du *Midi Libre* à Avignon. À la mort de Jacques Bellon, en 1956, Maurice Bujon, nouveau PDG de *Midi-Libre*, fait appel à Bécriaux pour participer directement à la rédaction du journal, à Montpellier. C'est le début d'une longue et très fidèle collaboration au service de l'information régionale, au siège montpelliérain du *Midi-Libre*. Pendant plusieurs années, Roger Bécriaux fut même responsable de nuit, pour encadrer le travail de la rédaction. On sait quelles sont les qualités que requiert une telle mission : disponibilité, réactivité, mais aussi persévérance dans l'exercice du sens critique, sans lequel il n'y a pas de véritable journalisme. Et surtout, bien entendu, l'inventivité d'un style, qui sait piquer la curiosité, et décrire les lieux ou rapporter les événements d'une plume alerte et vivante. Cette plume, au style à la fois mobile, souple, analytique et précis quand il le faut, séduisant et incisif parfois, c'était celle dont savait jouer l'amoureux du beau langage et l'homme cultivé – tant en histoire qu'en littérature ou poésie – qu'était notre confrère.

Ces qualités lui ont valu de rayonner au-delà des limites de notre région, puisqu'il fut aussi, parallèlement à ses fonctions à la rédaction du *Midi Libre*, correspondant local du journal *Le Monde* durant vingt-six années, du 6 août 1960 au 6 décembre 1986. Ses collègues du quotidien national, en lui rendant hommage au lendemain de sa disparition, le caractérisent par deux traits, qui distinguent l'esprit dans lequel Roger Bécriaux exerça son métier de journaliste : ils relèvent, d'une part, "sa passion pour l'écriture et le savoir" ; et ils le définissent, en outre, comme "globe-trotter". Bécriaux conjoignait en effet, à son amour des Lettres, et à une curiosité qui s'étendait à tous les aspects de la vie contemporaine, un goût prononcé pour les voyages, où il se comportait souvent beaucoup plus en reporter qu'en simple touriste. Ses confrères de l'Académie se souviennent des conférences où il les faisait bénéficier, par le discours et par l'image, du fruit de ses propres découvertes en dehors de France. C'est ainsi qu'il décida de consacrer un livre aux diverses localités qui, de par le monde, portent le nom de Montpellier, et d'intituler l'ouvrage : *D'un Clapas à l'autre : Montpellier au pluriel*.

De cette double passion, pour l'exploration voyageuse et pour sa région d'attache, le Languedoc-Roussillon, ses ouvrages portent le reflet. Sous le titre *Par monts et par vaux : Languedoc, Roussillon, Rouergue*, Roger Bécriaux a publié, aux éditions du *Midi-Libre* en 1990, un livre substantiel de 206 pages, qui propose la découverte, méthodique et approfondie, des caractéristiques singulières et des trésors uniques de notre région. L'auteur y dépasse de très loin l'objectif d'un simple guide touristique ; c'est à une véritable enquête de géographie physique, culturelle et humaine, qui sollicite à la fois l'intelligence et l'empathie affective, que ce livre invite le lecteur ; et le style de Bécriaux écrivain n'y est pas pour peu de chose.

Auparavant, Roger Bécriaux avait déjà signé, en collaboration avec Jacques Bloch-Morhange, le Président de l'I.C.E.C. – l'Institut de Calcul des Effets de la Croissance industrielle⁽¹⁾ – une étude de géographie humaine et économique générale, intitulée *le Languedoc-Roussillon, de 1975 à 1985*.

Le titre de cet ouvrage est trompeur : on s'attendrait à y découvrir le bilan d'une décennie de l'histoire récente de la région. Or, traitant de la période 1975-1985, il fut édité et mis en librairie en ... 1976 ! Il s'agit en réalité, pour sa plus grande part, d'un travail de *prospective*, qui prend à tâche de définir, en fonction de la situation socio-économique du Languedoc-Roussillon au milieu du second demi-siècle, les directions qu'il convient d'imprimer au développement futur, et les ressources scientifiques, techniques et humaines dont la région dispose pour cela ; ainsi que les données héritées du passé qui, au rebours, menacent le développement socio-économique et freinent l'emploi. Sans rien négliger des données objectives, et des statistiques démographiques ou économiques sur lesquelles doit reposer l'appréciation exacte de la situation, Roger Bécriaux a su donner à cette enquête le caractère d'une étude d'économie politique qui n'oublie pas les hommes, et où l'on perçoit la prégnance d'une vision large des réalités humaines, informée par la culture d'un humaniste pour qui l'économie, l'évolution démographique, le développement technique et la production, s'ils sont bien des conditions déterminantes de la vie individuelle et sociale, ne sauraient représenter le tout ni l'essentiel de l'existence humaine. Cela se marque en particulier par le choix de certains intertitres, imprégnés d'un profond amour du terroir, ou de souvenirs d'une culture classique toujours sous-jacente. La première partie de cette étude, qui se consacre d'abord à présenter le cadre naturel du Languedoc-Roussillon et à dresser l'état des lieux économique de la région, Bécriaux l'intitule : "Ce cher et vieux pays" ; au chapitre où il présente l'état des industries, qui, quoique les plus traditionnelles s'essoufflent, laisse néanmoins entrevoir, du côté des plus récentes, en pleine expansion, des "lueurs" ou des "éclaircies", il donne un titre en provençal, qu'il emprunte à un poète avignonnais, Théodore Aubanel : "*L'entre – lusingo*". Ou bien encore, lorsqu'il doit traiter de l'avenir démographique de la région, tel qu'il s'esquisse en 1975, il observe : "La population active ayant un emploi était, à la fin du VI^e Plan, à environ 610 000 personnes. L'objectif est qu'à la fin du VII^e Plan, elle atteigne 660 000 personnes, soit une progression de 10 000 actifs par an, et un taux d'activité en amélioration à 35,50 %." ; mais, pour caractériser cette directive, il délaisse la terminologie technocratique, et préfère puiser dans ses souvenirs d'histoire grecque : la section s'intitule "La marche des dix mille", et le passage que je viens de citer continue ainsi : "Cette marche des 10 000 vers la mer promise du travail ne peut aboutir à son objectif que par une modification...". Bien des pages frappent le lecteur par la qualité d'un style sobre, maîtrisé, mais brillant, et d'une phrase qui sait se faire éloquente. Je ne résiste pas au plaisir de vous rappeler celle où Roger Bécriaux présente la place prise par le vignoble dans le paysage et l'économie de la région :

"Le vent marin apporte la fraîcheur moite et désagréable aux hommes, mais favorable aux plantes, et tout spécialement à la vigne, seule transformation profonde du Languedoc méditerranéen au cours des âges.

Autrefois les cultures étaient variées. Le soleil généreux et l'eau des fleuves côtiers jamais à sec favorisaient le travail du paysan. La vigne, dont l'apparition est peut être antérieure à la conquête romaine, tenait sa place sans orgueilleuse prédominance.

Elle tenait les coteaux, abandonnant la plaine aux céréales et aux légumes. Son envahissement des basses terres correspond à l'apparition des voies ferrées, puis du phylloxéra qu'on peut combattre par l'inondation. Elle fut la richesse du pays sous le Second Empire. Elle est la source des plus grands désastres économiques récents de la région.

Ce vignoble, le plus beau du monde, sans forfanterie, cette immense mer de vignes qui porte la nef vacillante du Languedoc méditerranéen, traité avec respect, dans un mélange curieux de modernisme et de tradition, est trop somptueux pour être sans histoire. Alors, lorsque la soupe bout mal dans la marmite, c'est-à-dire lorsque le vin se vend mal, Languedociens et Roussillonnais, qui respirent au rythme de la vigne, se déversent dans les villes pour accuser le pouvoir central. En 1907, le cardinal de Cabrières avait fait jeter de la paille dans la nef de sa cathédrale de Montpellier, pour accueillir les vigneronns qui n'avaient plus le temps, la nuit tombée, de rentrer chez eux." (2)

Armé d'une telle plume, Roger Bécriaux fut, pour le quotidien national *Le Monde*, un collaborateur précieux, capable de percevoir avec acuité et d'apprécier avec justesse le sens des évolutions de fond, ou de certains mouvements inattendus qui affectaient le midi languedocien ; et très attentif aussi aux événements culturels propres à la région. C'est ainsi que, dans un numéro d'août 1966, Bécriaux, sous le titre "Frédéric Mistral", attirait l'attention du public national sur l'approche d'un anniversaire significatif pour la littérature provençale : "La Provence va célébrer le centenaire de *Calendau*, deuxième poème épique de Mistral". L'année suivante, en mai 1967, il dresse un tableau général de la vie culturelle en Languedoc-Roussillon, qu'il choisit de caractériser comme "partagée entre le passé et l'avenir". En 1983, le 8 avril, c'est avec un certain pathétique que Roger Bécriaux signale aux lecteurs du Monde un événement bibliographique important pour l'histoire de la Provence : la redécouverte, par l'éditeur avignonnais Laurent Théodore-Aubanel, dans les rayons de la Bibliothèque Nationale où, note Bécriaux, "il reposait depuis Louis XIII peut-être", du manuscrit de l'Histoire de la Provence écrit par Claude Nicolas Fabri de Peiresc, mais laissé inédit pour une raison inconnue, et que l'on croyait définitivement perdu. Cette histoire de Provence, que Peiresc fait commencer à l'âge des peuplades Ligures, s'achève en 1600. Mais l'intérêt de cette découverte tient tout autant à l'auteur qu'au sujet dont il traite. Fabri de Peiresc, né en 1580, fut Conseiller au parlement d'Aix en Provence, où il mourut en 1637. Humaniste distingué, homme de grande culture, il s'intéressait à l'astronomie, à l'histoire naturelle, et pratiquait les sciences. Passionné d'épigraphie et d'archéologie romaine, il collectionnait monnaies, minéraux et manuscrits orientaux. Il fut en relation avec le magistrat et historien de Thou, le père du conseiller d'État que Richelieu fit décapiter pour complot ; mais il avait des liens aussi avec Isaac Casaubon, théologien calviniste et professeur à Montpellier ; avec les frères Sainte-Marthe, historiographes et conseillers du roi ; ainsi qu'avec Pierre et Jacques Dupuy, historiens également. À travers Peiresc et son Histoire de la Provence, c'est ainsi toute l'effervescence de la vie scientifique, juridique et théologique de la culture provençale au tournant du XVII^e siècle, que Roger Bécriaux évoque avec passion dans son article.

Mais le journaliste est en première ligne aussi, comme tous ses confrères, devant l'actualité sociale et politique immédiate, en cette fin des années soixante. Lorsqu'éclate ce qu'on appelle, faute de mieux, les "événements" de 1968, Bécriaux

rend compte de manière fidèle, factuelle, apparemment détachée, des initiatives étudiantines telles qu'elles sont. Ainsi, au mois d'août 68, un groupe d'étudiants de l'UNEF avait organisé à Montpellier, avec l'appui de la CFDT, une université populaire d'été, dont l'objectif principal était de réaliser une vaste confrontation entre étudiants et ouvriers. Au lendemain de cette session, le 19 août, Roger Bécriaux notait que, après quelques séances où la difficulté d'établir un dialogue entre étudiants et ouvriers était palpable, soit faute d'un langage commun, soit "parce que la manière de penser était, de part et d'autre, profondément différente", se fit jour "le sentiment partagé de s'engager dans une même voie en vue de réformes sociales et économiques". Bécriaux relève, comme un fruit positif d'une telle session, le fait "d'avoir fait disparaître la défiance latente des travailleurs manuels envers les intellectuels", bien que "ces contacts restent encore à l'échelon des militants : la présence ouvrière n'a[yan]t pas dépassé 10 % de l'assistance.". – Succès tout relatif, par conséquent. Et le lecteur d'aujourd'hui se demande si, malgré le ton visiblement neutre, ce n'est pas sans un brin d'ironie implicite que le journaliste écrivait ensuite : "Indépendamment du sujet, apte à capter un public élargi puisqu'il portait sur un problème concret – *Les paysans face à l'intégration capitaliste* – [la session] a marqué [...] une meilleure manière de travailler en commun, les étudiants ayant de leur côté compris qu'il convenait, après avoir modifié la forme trop intellectuelle des débats, d'y introduire des exemples pratiques."

Réceptif et accueillant dans le traitement des thèmes que lui fournissait l'actualité, Roger Bécriaux le fut aussi dans ses relations professionnelles, comme en témoigne le fait qu'il fut élu par ses collègues à la Commission paritaire de délivrance de la carte professionnelle de Journaliste. Aimant par-dessus tout la communication des idées, et le partage des connaissances, il était membre de plusieurs sociétés littéraires : de l'Académie de Vaucluse, depuis 1949, dont il devint le doyen d'âge ; de la Société d'Arts et Lettres de Lozère, en 1955 ; puis enfin de votre Académie en 1980. Au sein de celle-ci, sa présence amicale et son activité ont marqué l'itinéraire de plus d'un parmi vous : il présenta et soutint avec succès la candidature de notre confrère Gérard Calvet ; c'est lui qui reçut dans l'Académie, en 1992, Françoise Mourgues-Moline, conservateur de la Bibliothèque municipale de Montpellier ; ainsi que, quelque temps plus tard, M. le Préfet de Région Paul Bernard. Les circonstances, malheureusement, ne m'ont pas permis de connaître personnellement Roger Bécriaux, et je le regrette. Car tous ceux qui parmi vous m'ont parlé de lui, et que je remercie chaleureusement pour leur témoignage – tout spécialement notre président, Jacques Balp – m'ont dépeint un homme d'une profonde gentillesse, accessible, et toujours bienveillant. Vif, sans doute, et capable parfois de s'échauffer, comme il est habituel à un homme du Sud, doué de sensibilité ardente. Mais, en-deçà de ses réalisations littéraires, et au travers du patient service d'information assuré, tout au long d'une carrière de journaliste, aux multiples domaines d'intervention, on devine sans peine en Roger Bécriaux une nature généreuse, un homme bon, autant que courageux et passionné.

Avec lui, c'est à la fois un connaisseur érudit de la Provence, du Languedoc-Roussillon et de leur histoire, ainsi qu'un journaliste constamment en prise sur l'actualité, – pour ne rien dire de l'ami – que notre académie a perdu.

Il peut sans doute vous sembler étrange ou insolite, dans cette mesure, de lui donner pour successeur un philosophe. La philosophie n'est-elle pas aux antipodes de cette attention à l'événement singulier, et aux réalités les plus empiriques – démographie, politique, économie, nouveautés culturelles – qui caractérise par définition l'activité journalistique ?

Dans son *Annuaire international des Lettres et des Arts* que j'ai déjà mentionné, Jean Azaïs proposait une définition du journaliste, et il précisait : "Dans les journalistes, il faut encore distinguer plusieurs classes ; le journaliste va du chroniqueur local qui recense les chiens écrasés, au collaborateur irrégulier qui publie un article de fond, des études de philosophie transcendante ou de politique internationale." Voilà qui m'encourage : je me dis qu'après tout, si l'on peut être journaliste en publiant des études de philosophie transcendante, peut-être qu'un spécialiste de Husserl et de sa philosophie transcendante ne fera pas un si mauvais candidat pour assumer l'héritage d'un journaliste. Il est vrai aussi par ailleurs que, dans son histoire récente, ce XXIX^e fauteuil de la section des Lettres a accueilli déjà plusieurs universitaires : Je rappellerai simplement Gaston Rabaud, Professeur à la Faculté des Lettres, élu en 1893, auquel succéda dès 1894 Henri Malavialle, Maître de Conférences de la même Faculté ; mais aucun d'eux n'était philosophe.

Sur cette question, il convient de laisser d'abord la parole à Roger Bécriaux lui-même. Voici ce qu'il écrivait, en forme versifiée, pour demander, le 4 janvier 2010, à être admis à l'honorariat. C'est un sonnet qui a pour titre "*Au salon rouge*" :

Veillez, dans le respect de notre règlement,
Très Cher Perpétuel, agréer ma prière
Aux fins d'être "promu" Président honoraire...
Et, peut-être, honorable, à qui reste indulgent.
Un juge, il y a trente ans, ne se crut pas indigne
De glisser dans nos rangs une plume du temps:
Celle de l'éphémère historien de l'instant.
La gazette apparut grâce à Jacques Batigne.

Renaudot, dans son siècle, auprès du grand Montaigne,
Sut limer son cerveau contre celui d'autrui.
Ce salon fut, pour moi, la bénéfique enseigne.
L'éphémère est léger, un éclair de luciole !
Merci d'avoir admis une plume qui vole.
Je voulais vous le dire, ici-même, aujourd'hui.

Dans sa sobriété et sa modestie, notre confrère ne prétendait donc être rien de plus que l' "éphémère historien" d'un contenu lui-même éphémère : ce que le journaliste en effet doit mettre en lumière et faire valoir, n'est-ce pas la plus périssable, sur laquelle on se jette avidement le matin pour la jeter au panier le soir ? On opposera volontiers, à la fugacité fragile des nouvelles quotidiennes, qui démontrent à l'envi la désespérante instabilité des choses humaines, la dimension d'éternité vers laquelle est tendu, par essence et par vocation, le discours philosophique – quand il ne prétend pas tout simplement se mouvoir d'emblée dans l'élément ferme et stable des "vérités éternelles". Et ce n'est pas seulement dans leurs temporalités respectives que journalisme et philosophie semblent antithétiques. Ils s'opposent aussi, pense-t-on, selon la catégorie de la quantité : le journaliste rapporte le fait singulier, localisé

par des circonstances particulières ; le savoir philosophique établit des propositions universelles. Enfin, plus décisif encore, ils s'opposent selon la *modalité* même de leur objet, et de leur discours : au journaliste appartient le *fait*, dans sa *contingence*, tandis que le philosophe s'obstine à dégager des faits une *essence*, et à découvrir, sous le bariolage apparemment incohérent des événements contingents, la logique d'une nécessité intelligible.

À ces contrastes, fondés sur la nature de l'objet et sur le mode de discours qu'il implique, il faut ajouter encore la difficulté supplémentaire qui tient aux dispositions et aux attentes du public visé. Robert Maggiori dans un récent ouvrage intitulé *Le métier de critique : journalisme et philosophie*, confie que "la règle d'airain est de faire en sorte qu'un article puisse être accessible au néophyte, et irréprochable aux yeux du spécialiste". Il conclut que ce tour de force n'est possible qu'au prix d'une double torsion : "torsion historiciste", et "torsion biographiste". Il faut reconnaître, en revanche, que se rendre accessible au néophyte n'est guère le souci dominant des philosophes – surtout des plus grands et que, même avec quelque effort de clarté ou de pédagogie, la philosophie ne peut supporter sans se dénaturer entièrement, de se déguiser en historicisme ou se laisser réduire à la biographie des grands penseurs. Cette impossibilité résulte du projet même qui la constitue et qui l'anime : celui de transcender la particularité contingente des faits singuliers, pour tenter d'y saisir un *sens* intelligible, ce *sens* immanent par lequel seul l'homme peut se réconcilier avec le chaos de son histoire, et avec l'énigme de la nature. C'est cette quête de l'intelligible, dans son objectivité, son universalité et sa nécessité, qui fait de la philosophie une science, et qui justifie sa place dans le concert des sciences.

Or justement, pour peu que l'on réfléchisse plus attentivement à ce qui fonde, dans leur *objet* même, l'opposition si apparente de l'information journalistique et du savoir philosophique, on s'aperçoit que l'opposition se dépasse d'elle-même, en vertu de ce qu'il faut bien appeler une dialectique immanente. Car la particularité du fait dans sa contingence, parfois imprévisible ou étrange, ne s'impose comme l'importante ou dérangeante survenue d'une nouveauté singulière qu'à un être qui occupe déjà, d'emblée, même à son insu, le point de vue de l'universel, et qui attend des choses et des événements qu'ils donnent prise à la compréhension *logique*. Le fait journalistique ne peut apparaître factuel, singulier, voire absurde et sans nécessité, que pour le regard d'une conscience douée de *raison*, quand bien même les faits dont il s'agit ne montrent que le déchaînement de la plus obtuse irrationalité. L'intérêt passionné qui sous-tend l'enquête journalistique sérieuse n'est pas une curiosité superficielle : le regard qui l'anime et le guide est déjà, implicitement, philosophique. Dans quelle réalité en effet pourrait se jouer ou se construire le *sens* des destinées humaines, s'il peut y avoir un tel sens, sinon dans l'élément du quotidien, et de sa contingence ? Ce que rapporte le journal, certes, est éphémère ; mais dans quel temps se sont réalisés les actes les plus graves, les chefs-d'œuvre les plus accomplis, ou les actions les plus saintes du cours de l'histoire humaine, sinon dans l'espace d'un certain jour – entre un matin et son lendemain ? Il peut se faire que ce jour, insigne et dramatique, soit "le jour le plus long" ; mais dans l'analyse d'un tel jour, où se décident le bonheur et le malheur des peuples, le journaliste est philosophe, et le philosophe a foncièrement besoin de se faire journaliste. L'universel intelligible, qui seul peut être à la mesure de notre soif de sens et de vérité, ne peut exister comme une réalité que dans l'élément de la vie *concrète*, qui est quotidienne, factuelle, et tissée de contingence. L'élément, donc, où se meuvent l'enquête et le

discours du journaliste est celui-là même dans lequel s'exerce concrètement, de façon invisible mais invincible, le *processus de production de la réalité*, dont l'analyse et l'interprétation font tout l'objet de la philosophie.

Faut-il alors aller jusqu'à dire, avec une formule trop célèbre – souvent déformée – empruntée à Hegel, que “la lecture des journaux quotidiens est la prière du matin de l'homme moderne” ? En d'autres termes, faut-il voir dans les événements sociaux, politiques et économiques que nous rapportent nos quotidiens la manifestation dans l'histoire d'une rationalité secrète, qui s'accomplirait irréversiblement, quoique de façon paradoxale, à travers les balbutiements et les conflits dont nous sommes les témoins, les acteurs – et souvent les victimes ? Ces “actualités” dont nous sommes avides, sont-elles bien l'actualisation, dans notre histoire individuelle et collective, d'une potentialité et d'une nécessité qui auraient leur fondement en Dieu même – en sorte que la prière du matin, par où la volonté de l'homme s'offre humblement à l'imprévu et à la miséricorde de Dieu, deviendrait, pour l'homme moderne, un contresens inutile ? L'expérience du dernier siècle, et les années mêmes que nous traversons, qui ont vu se multiplier jusqu'à l'absurde la souffrance inutile, les massacres collectifs, et les formes les plus abjectes de la cruauté politique et du mal moral, justifient amplement le doute et l'ironie à l'égard de ces théodicées trop rationnelles, et trop faciles : Non, le fait étonnant ou douloureux que nous communique le journal ne se laisse pas résorber dans l'harmonie préétablie du meilleur des mondes possibles ; et encore moins réduire, quand il insulte à la dignité de l'homme, à un simple moment négatif, et relatif, du travail de l'Esprit !

Cependant, nous ne pouvons pas davantage nous résigner au désespoir d'une vision shakespearienne de l'histoire, “conte raconté par un idiot”, simple espace où se déchâinent “le bruit et la fureur”. Nous avons beau faire : renoncer à chercher à comprendre, serait renoncer à être nous-mêmes. Que l'on croie au Ciel ou que l'on n'y croie pas, nous ne pouvons renoncer à l'*exigence du sens*, car elle est l'acte même de l'intelligence.

C'est pourquoi vous me permettez, chers confrères, de conclure cette courte réflexion en évoquant la possibilité d'une autre posture intellectuelle, incarnée en notre temps, il n'y a pas si longtemps encore, par un autre académicien – de la Française cette fois – qui fut à la fois un de nos grands journalistes contemporains, un écrivain célèbre et respecté, et un mystique sincère, un homme qui se savait vivre sous le regard de Dieu. Je veux parler d'André Frossard. Frossard était entré en politique, non par héritage – quoiqu'il fût fils de ministre – mais par la Résistance. De la Résistance, et de la maison des otages du Fort Montluc, à Lyon, il passa tout naturellement au gaullisme, et au journalisme, à l'Aurore, puis au Figaro. Et la rédaction de son billet, le célèbre “Cavalier seul”, le soumettait à l'obligation quotidienne de commenter, dans un éclairage qui lui était personnel, les faits, les actes et les débats du jour, tels qu'ils venaient. Il vivait exactement la même actualité que notre ami Bécriaux, le même souci, la même incertitude. Sur ce matériau mobile et déconcertant, il projetait une lumière dont il n'était pas la source ; comme il le raconta, beaucoup plus tard en 1970, dans ce best-seller que fut *Dieu existe, je l'ai rencontré*, il n'était pour rien dans sa conversion imprévisible à la foi catholique : la grâce divine, reçue soudainement comme un don inimaginable, lumière faite d'intelligence et d'amour tout à la fois, se saisit de lui, un jour de juillet 1935, vers 17 heures, dans une petite chapelle de la rue d'Ulm où il était entré par hasard. Dès cet instant, introduit mystérieusement dans la relation intime avec le Christ et, d'indif-

férent qu'il était, inondé désormais d'une gratitude émerveillée qui ne le quitta plus jamais, il devint, à son insu, capable d'éclairer du regard de la foi les plus douloureuses et les plus absurdes épreuves ; comme celle, par exemple, de la mort prématurée de son fils aîné – Michel – à l'âge de neuf ans.

Devenu journaliste une dizaine d'années plus tard, il a traversé la seconde moitié du siècle en portant, à qui voulait l'écouter, cette lumière. Il est donc bien vrai que, dans l'obscurité du fait quotidien, le journaliste interroge notre intelligence, nous invite à penser, et pose à sa manière, sans toujours le savoir, la question philosophique la plus haute, qui est la question du *sens* de nos vies, c'est-à-dire la question de Dieu.

Après tout, nos journalistes ne sont-ils pas tous les héritiers et les imitateurs d'un certain Théo-phraste, Théophraste Renaudot, pour qui Roger Bécriaux nourrissait une si sincère admiration ? Et ce Théophraste-là n'est pas celui d'Aristote : il ne fonda sa "gazette" que pour être au service des plus pauvres, et pour se rendre secourable à la société de son temps. Autre manière d'être, comme le disait son prénom, "Celui-qui-parle-de-Dieu".

NOTES

- (1) L'intitulé *complet* de cette institution gouvernementale est : Institut de Calcul des Effets de la Croissance industrielle sur l'environnement socio-économique, l'emploi et la qualité de la vie.
- (2) *Le Languedoc-Roussillon de 1975 à 1985*, éditions "Informations et conjoncture", 1976, p. 13.

Réponse d'André GOUNELLE

Il revenait normalement à Madame Huguette Courtès de vous répondre au cours de cette séance. C'est elle, en effet, qui vous a introduit et parrainé dans notre Académie. Son état de santé, malheureusement, l'en empêche et je la remplace en ayant conscience de vous connaître beaucoup moins bien et de ne pas avoir la même compétence qu'elle pour présenter vos travaux, même si ma première formation, mais elle est maintenant bien lointaine, a été philosophique. De toutes manières, une séance de réception n'est pas un cours universitaire et je ne vais pas retracer les cheminements, les argumentations et les élaborations de votre réflexion qui sont d'une densité et d'une rigueur impressionnantes, mais plutôt essayer d'en traduire l'esprit et les orientations.

Je dis d'abord un mot de votre parcours. Votre père était originaire des Ardennes, votre mère de Belgique et ils étaient loin du monde intellectuel et de ses préoccupations. Votre père, officier de carrière, a préféré s'engager dans l'Armée plutôt que de poursuivre des études et votre mère a été obligée d'interrompre très tôt sa scolarité. Votre père a servi dans l'armée de terre puis dans l'aviation. Il a été un des combattants de la terrible bataille de Dien Bien Phu, puis il a servi en Afrique, en particulier en Mauritanie, dans le Pacifique, à Muruora, lors des essais nucléaires, et aussi en France métropolitaine.

Vous êtes né en 1959 à Saint-Dizier, et vous avez vécu à Dakar, à Rochefort, à Blois (où vous avez découvert avec émerveillement la beauté des paysages du bassin de la Loire). Votre jeunesse a été marquée par un prêtre de très grande qualité, éveilleur d'âmes et d'intelligences, le chanoine Robert Lefebvre, un ancien résistant fondateur des scouts du "trèfle blanc". Vous rencontrez des professeurs de philosophie remarquables. Vous faites une hypokhâgne à Tours, avant d'entrer dans la khâgne de Louis-le-Grand. Vous y ressentez une très grande solitude ; vous êtes un provincial parmi des parisiens et vous êtes plongé dans un milieu dont vous connaissez mal les codes. En 1979, à vingt ans, vous entrez dans un très bon rang à l'École Normale Supérieure. En 1983, vous êtes reçu premier à l'agrégation de philosophie. Durant cette période, à côté d'un travail intellectuel intense, et après toutes sortes de mises en question, vous vous ouvrez à une spiritualité vivante. En 1983, vous épousez une sévrienne, Christel Mouilleron, au prénom autrichien et au patronyme qui fleure la Vendée et la Bretagne, régions qu'elle vous fait découvrir. Votre épouse est agrégée de Lettres classique et agrégée d'italien ; elle a enseigné dans les classes préparatoires des Lycées Joffre et Mermoz de notre ville ; actuellement elle est professeur de khâgne à Louis-le-Grand, ce qui entraîne une vie familiale avec de multiples déplacements. Vous avez quatre filles : Gabrielle, infirmière dans un service cancérologique à Val d'Aurelle ; Geneviève, violoniste, spécialiste de musique baroque ; Éléonore, actrice de théâtre et de spectacles vivants ; Thérèse, actuellement en khâgne. Je ferme cette parenthèse familiale pour en revenir à votre cursus universitaire.

En 1989, vous êtes nommé maître de conférence à l'Université Paul Valéry et Montpellier devient votre ville d'élection. Vous y faites la connaissance de Michel Henry, un des plus éminents représentants de la pensée phénoménologique en France, qui fut notre confrère ; vous tissez des liens intellectuels et amicaux avec lui et avec son épouse. Vous devenez membre junior de l'Institut Universitaire de France

et en 2000, vous soutenez à l'Université de Paris-Sorbonne une thèse sous la direction d'un autre philosophe prestigieux, Jean-Luc Marion, dont vous êtes un des premiers thésards. Cette thèse porte sur la genèse de l'idéalisme transcendantal dans la recherche et l'enseignement de Husserl ; elle comporte 1300 pages, réparties en 5 volumes ; une partie seulement (mais elle fait encore 800 pages) a été publiée. En 2003, vous êtes nommé professeur à l'Université de Nice et après y avoir relevé un centre de recherches d'histoire des idées menacé de disparition, vous devenez directeur de son département de philosophie ; en 2015, vous revenez à Montpellier comme professeur titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie contemporaine et de phénoménologie de l'Université Paul Valéry. Entre temps, vous avez été élu en 2010, membre de l'Académie Catholique de France et en 2011 membre de notre Académie.

Je n'ai retracé qu'incomplètement votre parcours particulièrement riche et extrêmement brillant. Je n'ai pas énuméré toutes vos fonctions ou responsabilités ni dressé la liste de vos nombreuses publications, livres, articles, traductions, directions d'ouvrages collectifs. J'ai conscience que la présentation succincte, condensée, émondée, que je viens d'en faire ressemble un peu à un squelette sans chair. Si elle prouve à l'évidence la valeur et l'importance de vos travaux, elle ne donne par contre qu'une idée assez vague de leur contenu. Je voudrais essayer d'aller un peu plus loin, et sans prétendre donner un aperçu complet de votre pensée, je m'arrêterai quelques instants sur le thème de la vérité, auquel vous avez consacré une belle conférence au centre Lacordaire de notre ville. Je ne vais pas répéter en les résumant vos propos, mais les reprendre à ma manière, pour essayer de faire sentir ce qui, si je vous ai bien compris, vous occupe et préoccupe.

L'évangile de Jean raconte qu'au cours du procès qui aboutit à la crucifixion, le procureur romain Ponce Pilate pose à Jésus la question suivante : "qu'est-ce que la vérité ?". Dans les trois chapitres qui suivent et qui terminent l'évangile, le terme de "vérité", alors qu'il est fréquent dans les pages qui précèdent, n'apparaît plus, comme si le rédacteur avait voulu souligner le poids, l'importance de cette question et peut-être indiquer que la réponse ne relève pas d'un discours humain mais d'un acte divin. Quoi qu'il en soit, dans le quatrième évangile, Pilate est le dernier à parler de la vérité et il le fait sur un mode interrogatif avec un évident scepticisme : "Y a-t-il une vérité ? Où se situe-t-elle ? Pouvons l'atteindre ?"

Pour bien saisir la portée de cette question, demandons-nous ce qu'on entend par vérité. Qu'est-ce que ce mot signifie ou désigne exactement ? On a très souvent souligné que la conception de la vérité qui prévaut chez les grecs n'est pas la même que celle qui domine dans le monde sémitique. Il faut se garder de forcer, comme on l'a trop souvent fait, les différences entre pensée grecque et culture proche-orientale. En 2006, il y a exactement dix ans, à Ratisbonne, Benoît XVI dans un discours, par ailleurs très discuté, a justement souligné qu'Athènes et Jérusalem s'interpénètrent constamment, en particulier au début de notre ère où ce qu'on devait appeler plus tard la Palestine est depuis trois siècles sous domination et influence hellénistiques. Néanmoins, la distinction entre deux sens du mot "vérité" aide à la réflexion ; sous des formes diverses elle traverse probablement toutes les cultures et toutes les époques.

1. En grec, vérité se dit *aletheia* qui littéralement veut dire : ce qui n'est ni caché, ni dissimulé ni voilé. Le contraire du vrai, vous le soulignez, c'est le "pseudo" qu'il soit intentionnel (le mensonge délibéré) ou de bonne foi (un faux semblant

involontaire) ; le “pseudo” a l’air ou il se donne l’air d’être ce qu’il n’est pas. Nos impressions nous donnent des “pseudos” qui ne correspondent pas avec la réalité. Dans l’évangile de Luc, des scribes disent à Jésus : “tu ne regarde pas à l’apparence, mais tu enseignes selon la vérité”. La vérité suppose une attitude de soupçon et un travail de déchiffrement des apparences, voire de démystification des “pseudos” pour atteindre la coïncidence, l’identité entre ce qu’un objet est réellement et ce que nous en percevons et disons. On pourrait parler d’une conception objective et réaliste de la vérité, car elle consiste à connaître les objets, vivants ou inanimés, qui nous entourent tels qu’ils sont en eux-mêmes.

Cette conception de la vérité, qui à première vue semble évidente et indiscutable, soulève un énorme problème. En effet, nous n’avons accès à la réalité qu’à travers la manière dont elle se manifeste à nous, à travers les aspects qu’elle revêt ou dont nous la revêtons, donc à travers les voiles de l’apparaître. Comme dans la danse des sept voiles, sous chaque voile, il y en a un autre, mais, à la différence du récit légendaire, on ne parvient jamais au dévoilement complet, à la totale transparence. Le réel dans sa nudité, indépendamment des habits qui à la fois le rendent perceptible et le cachent nous échappe. Les communications que faisait naguère à notre Académie Henri Andriolat, l’astrophysicien, celles que nous présente aujourd’hui Jean Paul Nougier, le spécialiste des nanosciences, donnent bien cette impression d’un réel qui ne cesse de se dérober au fur et à mesure qu’on essaie de le saisir. Plus nos connaissances s’étendent, plus les voiles s’épaississent. On peut se demander si à la question de Pilate “qu’est-ce la vérité ?”, comme à celle de Montaigne “que sais-je ?”, la seule réponse possible et raisonnable ne serait pas le scepticisme.

Pour s’en sortir, la phénoménologie a recours à une démarche ingénieuse et intelligente : mettre en parenthèses la question de l’objet et se concentrer sur “l’essence de la manifestation” pour reprendre le titre d’un ouvrage de Michel Henry, c’est-à-dire sur l’analyse de l’expérience vécue par le sujet, sur la manière dont l’objet lui apparaît. Cette méthode est très féconde, vos travaux en témoignent, mais, comme vous le notez, elle comporte un grand danger : elle tend à effacer, à estomper l’objet dans son altérité, en tant qu’il diffère de nous et elle penche vers ce que vous appelez un “idéalisme hyper-transcendantal” (je rappelle que dans le vocabulaire philosophique “idéalisme” ne renvoie pas à “idéal”, mais à “idée”, c’est-à-dire à l’image mentale, et que “transcendantal” se rapporte à l’essence d’une chose, indépendamment de ses concrétisations empiriques). Même si la phénoménologie insiste sur “l’intentionnalité” et souligne que toute conscience est conscience de quelque chose (donc sortie de soi), ce quelque chose tend à être absorbé dans le soi, à être considéré uniquement comme acte de conscience et à perdre son extériorité ou son autonomie. Vous l’expliquez par un exemple que vous qualifiez de simple, et que je simplifie encore au risque de le rendre caricatural. Quand je déclare : “je vois un mur bleu”, le bleu se situe-t-il dans le mur, ce qu’affirmera un réaliste, ou vient-il de mon regard ce que soutiendra un idéaliste ? Le phénoménologue ne répond pas, il met cette question entre parenthèses, mais il s’intéresse au “bleu” en tant que donné dans la perception et, du coup, ne se demande guère s’il y a dans le mur quelque chose qui fait que je le vois bleu, même s’il n’est pas bleu en lui-même. Pour votre part, vous vous demandez comment passer de la phénoménologie, du bleu qui apparaît, à l’ontologie, au bleu de l’être, ou plus exactement comment cheminer de l’une vers l’autre (car vous ne voulez nullement abandonner la phénoménologie). Il

n'est pas étonnant que vous vous intéressiez beaucoup (vous allez publier la traduction d'un de ses livres) à Edith Stein, cette juive athée, convertie au christianisme, devenue carmélite et qui fut exécutée par les nazis en août 1942. Élève et ancienne assistante de Husserl, elle a cherché à combiner la phénoménologie avec le réalisme thomiste, alors que communément on les juge peu conciliables.

2. Après l'*aletheia* grecque, tournons-nous vers les langues sémites. On traduit en général par "vérité" l'hébreu *emet* – "amen" appartient à la même famille de mots. *Emet* désigne ce à quoi je tiens, ce sur quoi j'appuie et construis ma personnalité, ce qui est pour moi vital. Quand après une prière ou un texte liturgique, je dis "amen", cela signifie : "voilà ce que je crois ou espère de tout mon cœur". Vérité, *emet*, ne désigne pas d'abord ce que je sais, ce que ma science et mon intelligence me font voir. Il s'agit plutôt de ce qui donne force et élan à ma vie, de ce qui suscite en moi élan, confiance, dévouement, engagement. L'accent ne porte pas sur la chose à connaître, comme pour l'*aletheia*, mais sur la personne humaine aux prises avec les problèmes de son existence. On peut qualifier de subjective cette conception de la vérité. "La vérité, c'est la subjectivité" a écrit le philosophe danois Kierkegaard, ce qui ne veut pas dire que ce sont mes caprices qui en décideraient, qu'elle dépendrait de mes goûts, de mes humeurs et de mes fantaisies, mais qu'elle me touche, m'habite, me mobilise et que c'est cela qui la rend vraie. Elle ne se rapporte pas à des objets, elle concerne ma vie elle-même. Les gens que j'aime, les valeurs auxquelles je tiens, les œuvres d'art qui m'émeuvent voilà ce qu'est pour moi la vérité, voilà *ma* vérité. Vous citez, M. Lavigne, ce fragment de Nietzsche : "la vérité est ce type d'erreur sans laquelle une certaine espèce d'êtres vivants ne saurait vivre. C'est la valeur pour la vie qui décide". "Erreur", en tout cas souvent, si on juge du point de vue de l'*aletheia* ; mais "vérité", parce que valeur dans et pour ma vie.

Ici quand on pose la question "y a-t-il une vérité ?", l'interrogation porte sur le "une". On ne conteste pas comme les sceptiques qu'il y a de la vérité (ou que la vérité soit accessible), mais on doute qu'il y en ait une seule, qu'elle soit unique, qu'elle soit la même pour tous. Chacun n'a-t-il pas la sienne ? N'est-elle pas diverse, ne varie-t-elle pas d'une personne à l'autre ? C'est ce qu'affirme Maurice Barrès qui a enchanté et influencé nos grands-parents, avant de tomber dans un assez grand oubli. "La vérité, écrit-il, c'est ce qui satisfait les besoins de notre âme" ; il ajoute immédiatement et logiquement : "la vérité, les vérités, [...] il y en a une pour chaque homme et il n'en sera jamais autrement". L'insistance sur l'*emet*, au départ position de foi et de conviction, conduit vite à un relativisme qui, somme toute, convient à nos sociétés devenues largement multiculturelles et pluri-religieuses. Et pourtant, chacun pour soi ou collectivement, dans notre vie intime comme dans notre vivre ensemble, nous ne pouvons pas éviter de nous interroger sur nos vérités, sur leur validité. Comment ne pas nous demander d'où elles nous viennent ? Nous sommes peut-être originaux, mais nous ne sommes pas notre propre origine ; selon une expression très profonde de la phénoménologie, nous sommes donnés à nous-mêmes, donc essentiellement dépendants dans ce que nous avons de plus indépendant. Nous tenons à nos vérités individuelles, personnelles ; bien, mais quelle est la vérité de ces vérités en dehors ou au delà d'une subjectivité qui n'est pas source, même si elle est pour nous première ? Nous ne pouvons pas nous fier au seul sentiment ; vous citez Lacan qui écrivait en deux mots : le senti ment. Notre intériorité est certes singulière, chacun de nous est un "existant unique", mais, faites-vous remarquer, nous sommes aussi des êtres de relations, de rencontres, de dialogues, d'échanges, qui n'existent

qu'en compagnie ou en société. Notre irréductible particularité s'accompagne de participations et d'interconnexions, notre "je" n'existe qu'avec des "nous". Être homme, dites-vous, c'est "plus et mieux" qu'être un soi. D'où l'exigence de se mettre en quête, au delà de la manière dont nos vérités nous habitent, de leur dimension collective. La valeur vaut certes parce qu'elle nous touche, nous émeut, nous parle ; c'est juste, mais, en même temps, elle ne peut en fin de compte vraiment valoir que partagée, universelle, dans le jaillissement en nous de quelque chose d'autre qui à la fois constitue et transcende toutes les subjectivités.

Dépasser tout autant le relativisme que le scepticisme, être phénoménologue sans renoncer à l'ontologie, voilà, me semble-t-il, ce qui guide et oriente votre recherche. Ce que j'aime dans votre démarche, c'est que vous ne considérez pas comme légères, superficielles ou méprisables les deux positions que vous discutez, celle qui estime qu'on ne peut pas atteindre la vérité et celle qui estime que la vérité est multiple. Vous ne les balayez pas d'un revers de manche, vous les prenez au sérieux et vous vous efforcez de les penser jusqu'au bout ; c'est seulement ainsi qu'on peut aller plus loin. Vous nous en avez donné un admirable exemple dans votre propre discours de réception : vous n'avez marqué aucun dédain pour le journaliste de faits divers, mais en analysant en profondeur son travail, vous nous avez montré sa dimension philosophique qui fait émerger les questions humaines les plus fondamentales. J'aime aussi votre liberté d'esprit ; vous avez des maîtres à qui vous rendez volontiers hommage et vous exprimez votre reconnaissance pour ce qu'ils vous ont apporté. Néanmoins vous suivez votre propre chemin parfois critique à leur égard et vous développez votre pensée propre "par delà", selon une expression que vous employez, la leur. J'espère ne pas avoir trahi l'esprit qui anime votre démarche, mais la problématique que j'ai tenté de retracer s'applique à mes propos : ai-je parlé de ce que vous avez écrit, de ce que vous avez voulu dire, ou ai-je parlé de ce que j'ai lu et ressenti en vous lisant ? Ai-je dit votre vérité ou mon senti-ment – un senti-ment ? Quoi qu'il en soit, j'espère que l'Académie bénéficiera de la rigueur, de la profondeur et de la richesse de votre réflexion pour affronter les perplexités, les scepticismes et les relativismes contenus dans la question que Pilate pose à Jésus, et qui se pose à chacun de nous.

Allocution de clôture du Président Jacques BALP

Monsieur, je dois d'abord vous remercier pour l'image flatteuse que vous avez su donner de notre académie. Mais, dans le même temps, comme vous avez placé très haut les exigences de son idéal de service, vous nous mettez dans l'obligation de ne pas nous assoupir dans le train-train de l'habitude. Vous avez très bien défini la vie académique comme un carrefour des savoirs où l'ouverture à d'autres spécialités ne peut que maintenir notre curiosité en éveil. Pour ma part, j'ajouterai que notre académie est aussi un carrefour de générations où l'élection d'un nouveau membre ne peut que donner un souffle nouveau à un corps très ancien, ce qui est le cas aujourd'hui. Et, comme vous avez l'art de la mission de guider les jeunes esprits, certains anciens – dont je suis – ne peuvent trouver que très rafraîchissante cette arrivée parmi nous.

Cela dit, votre hommage à Roger Bécriaux est impressionnant par la minutie et l'ampleur des recherches que vous avez appliquées à l'homme, au journaliste, au chercheur et à l'écrivain. Je croyais bien connaître Roger sans qui je n'aurais pas le plaisir d'être là, puisque ce fut lui qui, il y a un peu plus d'un quart de siècle, m'a proposé – à mon grand étonnement – aux suffrages de ses confrères ; pourtant, aujourd'hui, je viens d'apprendre beaucoup sur lui, et grâce au discours de quelqu'un qui ne l'a jamais rencontré. Dans votre enquête, qui révèle une grande technique de chercheur, le regard du philosophe s'est porté sur tout ce qui contribue à faire d'un homme ce qu'il peut devenir : ses antécédents familiaux, ses études, ses goûts, ses rencontres, ses maîtres, et surtout sa propre volonté. Vous avez su détecter avec beaucoup de finesse – mais qui aurait pu en douter ? – tout ce qui a formé un esprit dont les vues et les analyses, grâce à la lecture de certains quotidiens, ont donné une idée de notre monde à une époque où la presse, si elle n'était pas encore soumise aux dérives parfois dictatoriales de l'interactivité, était déjà victime, dans sa quotienneté, de ce clou qui chasse l'autre et génère un énorme déchet.

De votre analyse des rapports du philosophe avec ce métier, on peut déduire que c'est votre foi qui, à l'image de celle d'André Frossard, vous soutient et vous sauve dans votre quête du sens. Mais la foi est une grâce, et le métier de journaliste lorsqu'on le vit au jour le jour, implique souvent une remise en question à cause de nouveaux événements qui rendent soudain obsolète ce que nous avons écrit l'avant-veille. Alors, quand il faut tout reprendre et sortir de cet effondrement dans un effort toujours recommencé, ce métier n'est pas sans rappeler le mythe de Sisyphe. Là, bien sûr, philosophiquement on ne peut s'empêcher de penser à Camus et au fait que ce travail ne peut tirer sons sens que de lui-même et de son exigence de la vérité, pour, enfin, imaginer Sisyphe heureux.

C'était sans doute aussi une des convictions de Roger Bécriaux. Roger Bécriaux qui, par ailleurs, grâce à sa générosité et à sa volonté de nous voir créer un prix à son nom va laisser une empreinte durable dans notre institution en lui permettant de couronner des talents au-delà des frontières de notre région, et de jouer, peut-être, le rôle qu'ont pu avoir autrefois certaines académies de provinces comme Dijon avec Rousseau.

Pour ce qui est de votre carrière, Monsieur, notre confrère le Doyen Gounelle vient de nous dévoiler, avec le talent et la culture qui sont les siens, votre remarquable parcours.

En l'absence de Madame Courtès – vers qui vont nos pensées en cette séance solennelle – André Gounelle était sans doute le seul parmi nous à avoir, par sa formation, la capacité de se pencher sur la profondeur de vos écrits.

Il ne faudrait pas croire pour autant que votre langage, lorsqu'il touche à votre spécialité – et nous venons d'en avoir la preuve – soit totalement hermétique aux non spécialistes. J'ai été frappé, lors de nos dernières conversations, de la clarté avec laquelle vous pouviez répondre à une curiosité touchant à votre domaine de recherche ou bien à une question métaphysique relative à la vie. Ce que vous disiez m'apparaissait tout à coup d'une lumineuse évidence. Vous possédez cet art généreux, susceptible de donner à l'autre l'illusion réconfortante d'être soudain intelligent. Et ce art me rappelait celui d'un autre philosophe : notre regretté confrère Michel Henry quand, sac au dos, au rythme de nos marches, il me rendait intelligible en quelques mots un aspect de sa pensée que j'étais incapable de pénétrer dans ses textes.

C'est d'ailleurs à son domicile, il y a longtemps, au cours d'une réception, que je vous ai rencontré pour la première fois. Croyez bien que ce que je vais vous dire n'est pas un propos de circonstance. De cette réception, dont les participants aujourd'hui ne sont plus que des ombres grises, un seul visage m'était resté et ce visage c'était le vôtre, pour la simple et bonne raison que notre hôte, après nous avoir présentés, m'avait dit combien d'espérances il mettait dans vos travaux et dans votre avenir de philosophe.

De votre côté, vous m'avez affirmé dernièrement votre intention de développer la connaissance de l'œuvre de Michel Henry dans sa propre université, pour qu'il y soit enfin reconnu comme un philosophe qui a marqué la fin du vingtième siècle et dont la pensée est étudiée dans de nombreux pays, même les plus lointains, comme le Japon par exemple.

Permettez-moi maintenant, dans la solennité de cette réception, d'ouvrir une parenthèse avec une anecdote personnelle qui n'est pas à mon avantage, mais qui peut révéler combien avec votre épouse vous possédez la simplicité chaleureuse de l'accueil.

Madame Christel Lavigne, lorsqu'elle enseignait encore à Montpellier, s'occupait du Festival Chrétien du Cinéma, structure à laquelle j'ai un moment appartenu. Un jour, pour préparer une surprise au Président fondateur du festival, le Père Doumairon, elle avait invité les membres de l'association à prendre un verre chez elle. J'avais noté l'adresse à l'heure, et attaché un soin particulier à sonner à sa porte ni trop tôt ni trop tard... le seul problème, c'est que j'avais une semaine d'avance ! Je vous laisse deviner quel fut mon désarroi d'avoir ainsi dérangé un couple en plein travail ; un couple dont les filles aînées n'auraient jamais voulu faire le métier, car – disaient-elles – *“les enseignants n'ont jamais de vacances”*.

Vous avez tout fait, ce soir-là, pour me faire oublier la confusion dans laquelle m'avait jeté mon erreur. Et mon sentiment vous concernant en cette circonstance, est que mon *senti ne m'a pas menti*. Un grand merci à tous les deux

Je vais maintenant prier cette assemblée de bien vouloir se lever.

En qualité de président, je déclare l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier heureuse et honorée de recevoir officiellement Monsieur le professeur Jean-François Lavigne au vingt-neuvième fauteuil de la Section des Lettres.